

bas, et il les cherche dans les humbles sentiers et sur les terres oubliées par le bruit. On ne l'a pas vu dans les foules ou dans les palais, et il n'est pas de ceux qui demandent audience aux têtes couronnées et aux puissants du monde. Mais il s'approche des malheureux, et on le rencontre dans les retraites solitaires; il est dans le sillon, derrière celui qui moissonne, et, la nuit, il s'assoit près de la lampe de l'homme d'étude qui travaille et qui cherche de bonne foi l'Évangile. J'ai vu, j'ai vu sans cesse, dans ma carrière sacerdotale, ce phénomène de Jésus se penchant, comme le Samaritain, vers le blessé de la vie publique, resté seul sur le bord du chemin, et j'ai vu surtout cette apparition de la vérité rendue visible à des âmes guerrières.

Vous ne savez pas, messieurs, l'attrait que Jésus inspire aux cœurs militaires.

Les livres présomptueux de la prétendue science s'accordent avec les livres puérils d'une littérature qui se croit pieuse, pour nous présenter un Christ affadi, qui n'est pas le nôtre. On nous rapetisse le Christ de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis; on oublie qu'il est le Fils et l'Égal du Dieu des armées. Sans doute, il était doux et tendre, mais il n'était pas moins fort et brave, et s'il est l'agneau qui se laisse égorger, et qui meurt pour son peuple, il est aussi le Lion de la Tribu de Juda: il est surtout un Dieu qui parle, un Dieu qui commande, et sa voix a un accent qui en impose aux âmes guerrières. Une de nos légendes, au sens merveilleux, rappelle un saint qui fut un homme redoutable, et bien décidé à ne jamais céder qu'à un plus fort que lui: un jour, un enfant se présente et lui demande de le mettre sur son épaule et de le porter du côté du torrent; le géant sourit, et il enlève ce chétif enfant du bout de sa main, mais au milieu de l'eau, il sent que l'enfant pèse, et il entend: "Tu portes celui qui porte le monde." Le nom de Christophe, Porte-Christ, lui est demeuré, et c'était un des noms de ce général de Lamoricière qui, dans l'exil, céda à Jésus-Christ. Ce Jésus-Christ, depuis sa première communion, il le portait dans son cœur, il le portait avec lui à travers les batailles, les vallées, les torrents et les montagnes d'Afrique. Il ne le servait pas, mais il ne le laissait jamais insulter en sa présence. Tout-à-coup il sentit dans son âme comme un poids qu'il ne pouvait plus porter. Étonné, il s'arrête un moment; il regarde: c'était Jésus-Christ. "C'est moi," lui dit le Maître!

Le divin maître saisit à la fois cette âme généreuse par ce qu'elle avait de plus fort et de plus tendre. Il lui apparut d'abord sous les traits de sa femme et de ses filles, et dans les souvenirs nédités de la mère incomparable à qui il devait sa femme et ses filles. Puis il entendit comme une voix qui murmurait à l'oreille du banni: "Tu es dans l'exil, je serai ton compagnon; tu es seul, je partagerai ta vie; ton âme est vide, je la remplirai; tu n'as plus de carrière, je serai ton occupation et la nourriture de ton cœur; plus d'avenir, il y a le ciel; plus de patrie, je serai ta patrie, ta maison, ta terre et ton repos!" Ce que je dis ici, messieurs, est de l'histoire, et j'ai encore ici des témoins.

C'est, messieurs, cette conversion dont je ne puis tout vous taire, bien que j'aime à laisser dans le secret ces dialogues sublimes du Père des âmes avec les âmes; mais ce grand acte fait partie de la vie publique de celui que je pleure avec vous, et il ne le cachait pas. Les actions, comme les monuments, comme les mots,

ont un style, et notre époque aime naturellement ce qui est moderne, et je ne l'en blâme pas, si elle respecte aussi ce qui est antique, grand et sneré. La publicité, la liberté, voilà les goûts de notre âge. Or, Lamoricière était moderne, et c'est pourquoi il fut populaire; et il se convertit librement et publiquement, il s'est converti comme il s'est battu, en plein soleil. De plus, cet acte explique ce qui l'a suivi, et comment Lamoricière fut prêt, lorsque Dieu lui demanda successivement trois sacrifices, les plus grands qui se puissent imaginer: son fils, son épée, sa vie.

Quand donc il fut tombé, et qu'après ces grandes ruines dont il faisait lui-même partie, il put jeter de nouveau son regard sur la scène publique d'où il avait disparu, de nouvelles perspectives s'ouvrirent devant lui, et les choses de ce monde lui apparurent sous des aspects qu'il ne connaissait pas. Tout l'horizon supérieur des choses de Dieu se dévoila devant lui. Je trouve la trace de ces préoccupations nouvelles dans une lettre écrite de Bruxelles en 1855, où il résumait ainsi sa vie depuis l'École polytechnique:

"Depuis lors, j'ai mené les armes pendant dix-huit ans; j'ai passé quatre ans dans nos luttes et nos disputes politiques, et depuis trois ans je suis dans l'exil où Dieu m'a conduit pour me donner le temps et le besoin de réfléchir, et de regarder les choses du point de vue où on les voit ce qu'elles sont."

Devant cette disposition d'esprit, la religion lui parut ce qu'elle est en effet, le nécessaire et grand objet de la pensée de tout homme raisonnable; et il ne comprit pas qu'il fût possible d'y rester oublieux ou indifférent, parce que l'oubli ou l'indifférence ne sont pas des convictions, pas plus que la mollesse d'esprit qui recule devant le travail, et la faiblesse de cœur, qui recule devant la vertu, ne sont des excuses.

Résolu donc à étudier le christianisme, il apporta dans cette étude toutes ses habitudes de ferme raison, toute son ardeur de recherches, toute la rigueur et la précision de son esprit mathématique et philosophique en même temps. Il prit un à un tous les articles du *Credo*, et les étudia profondément. "Il discutait et travaillait, écrit un témoin de ces luttes, avec une opiniâtre ténacité, retournant les questions sous toutes les faces, épuisant les difficultés avec une énergie infatigable, mais se rendant loyalement, quand la lumière était faite, et disant avec joie: c'est vrai."

Car il est bien à remarquer, comme me l'attestait un autre fréquent témoin, qu'il discutait, mais ne disputait pas. Il ne combattait pas contre la vérité, mais contre le doute ou l'ignorance. Et il était vraiment curieux de le voir faire une question, pousser à bout les réponses et arriver en deux bonds à des solutions doctrinales et morales qu'auraient enviées des théologiens. Son esprit prompt, pénétrant, saisissait avec une vivacité et une sûreté extraordinaires tous les éclaircs de bon sens et de vérité qui j'aillissaient de la discussion.

(A continuer.)